

Clevexel, Gensight, Lysogene et Pharnext : quatre biotechs aux portes de la Bourse



Le compartiment des sociétés de biotechnologie ne cesse de s'étoffer en Bourse. (© DR)



BOURSE

Par Pierre-Louis Germain

Publié le 06/06/2016 à 13:57 - Mis à jour le 06/06/2016 à 14:25

Quatre biotechs sont dans les starting-blocks pour s'introduire en bourse. Elles ont déjà des années d'existence, des histoires et des technologies fascinantes et une solide crédibilité. Petit tour d'horizon...

Pour achever leurs essais cliniques, pour assurer leur autonomie financière avant de lancer un nouveau médicament ou pour étoffer leurs portefeuilles de projets, ces biotechs ont besoin d'argent.

Toutes en ont déjà levé beaucoup, auprès de fonds publics, de «business angels» et de capitaux-risqueurs. Mais l'avancée de leur développement les conduit aujourd'hui à envisager un appel public à l'épargne. Une étape naturelle de leur histoire, même si des alternatives restent possibles (partenariats industriels, fusion, etc.).

Le site conseil Bourse et Placements

Clevexel, Gensight et Pharnext ont déposé, ces derniers jours, leurs documents de base auprès de l'Autorité des marchés financiers. On attend plus désormais que le calendrier des opérations et les modalités (montants levés, prix, etc.). La quatrième, Lysogene n'a rien annoncé officiellement mais étudie ses options. Malgré des conditions de marché encore tendues, elles sont donc sur le point de sa lancer dans le grand bain de la Bourse. Les introductions difficiles (mais réussies) de Geneuro et ASIT Biotech ne les ont pas refroidies.

Leurs modèles économiques et leurs programmes de développement portent encore beaucoup de risques et ces sociétés sont encore loin de la réussite clinique comme de l'équilibre financier. Mais, au fil de leurs nombreuses années d'existence, elles sont acquies la reconnaissance de leurs pairs et une solide crédibilité dans la communauté biotech et l'industrie pharmaceutique. Il ne leur reste plus qu'à convaincre les gestionnaires généralistes et les actionnaires individuels de la place de Paris.

Clevexel, la discrète



Basée à Maison-Alfort, ex-filiale de la biotech américaine Cephalon mais lointaine descendante des laboratoires Lafon, Clevexel n'est pas une biotech comme les autres.

Spécialisée dans le développement pharmaceutique (formulation, fabrication, étude de métabolisation et de toxicité, etc.), Clevexel intervient après la phase de découverte, pour faire d'une molécule prometteuse un candidat-médicament viable. «Notre expertise vient de l'industrie et est largement ignoré des start-ups d'innovation médicale», explique son directeur général, **Christian Bloy**.

Clevexel sélectionne les projets, auprès de jeunes biotechs, de laboratoires académiques ou prend en licence des molécules ayant échoué par le passé. Objectif : réussir le développement clinique jusqu'aux phases intermédiaires d'essais cliniques (II) avant d'en céder, à son tour, la licence.

Spécialisée dans le système nerveux central, la société compte une molécule en phase clinique contre la maladie de Parkinson. Son approche se distingue là encore, en adoptant une stratégie thérapeutique alternative à la dopathérapie (injection de dopamine pour contrer les symptômes de Parkinson). Des résultats sont attendus fin 2017. À cet horizon, elle espère entamer un essai clinique avec un second produit contre cette maladie.

Ultime originalité, Clevexel n'a jamais levé de capitaux. À sa création, en 1993, elle a bénéficié d'une subvention de 27 millions du groupe israélien Teva, lorsque ce dernier a racheté Cephalon, pour lui permettre de poursuivre son chemin. Ses cinq dirigeants détiennent 95% du capital et les employés 5%.

Gensight, la visionnaire



La thérapie génique, **Bernard Gilly** y croyait déjà lorsqu'il dirigeait Transgene dans les années 1990. Il y croyait encore, envers et contre tout (tous), au milieu des années 2000. Et ce multi-entrepreneur (fondateur de Fovéa et de Pixium, notamment) a eu raison de persister.

Fin 2012, Glybera, un médicament contre les inflammations du pancréas, est devenu la première thérapie génique approuvée au monde. Strimvelis (contre l'alymphocytose ou «syndrome des enfants bulle»), vient de lui emboiter le pas, la semaine dernière (en Europe). Visant certaines affections ophtalmologiques rares et héréditaires, SPPK-RPE65, développé par la biotech américaine Spark, pourrait bientôt être le troisième.

«Avec GS010, nous espérons bien amener sur le marché le deuxième traitement ophtalmologique de thérapie génique», confie Bernard Gilly. Ce candidat-médicament développé par Gensight est déjà en phase finale d'essai clinique (III) dans la maladie de Leber, une affection génétique rare qui provoque la cécité chez les adolescents et les jeunes adultes.

Ce médicament est basé sur une technologie, baptisé MTS, qui permet l'insertion de protéines à l'intérieur des mitochondries (les générateurs d'énergie des cellules) pour corriger des défaillances. Des résultats cliniques sont attendus début 2018.

Leber est une maladie rare (1.500 patients en Europe et Amérique du Nord). Gensight a donc pu mener, dans cette indication, un développement rapide. Mais d'autres pathologies ont pour origine un dysfonctionnement mitochondriale. Elles pourraient être, à terme, ciblées par cette «plateforme».

Créée en 2012, Gensight a déjà levée 52 millions d'euros auprès de fonds d'investissement prestigieux, dont Fidelity et Novartis Venture fund. La biotech a tenté de s'introduire sur la Bourse new-yorkaise du Nasdaq, fin 2015, avant de renoncer face à des conditions de marché exécrables.

Lysogene, la pionnière



Karen Aiaiche est consultante et auditrice quand elle apprend, en 2005, que sa fille est atteinte de la maladie de Sanfillippo, une affection génétique rare au pronostic sombre. Elle prend alors un virage professionnel radical : aidée par le généticien Olivier Danos (Genéthon, Biogen), elle fonde Lysogene en 2009. Objectif : développer un premier traitement pour cette maladie qui touche 4 à 5.000 patients dans le monde.

Sanfillippo entre dans la catégorie des maladies lysosomales, provoquées par un déficit d'enzymes lysosomales. Certaines d'entre elles, comme la maladie de Gaucher, sont traitées par enzymothérapie (injection régulière d'enzymes de remplacement).

Mais la maladie de Sanfillippo s'attaque au système nerveux central... Pour la traiter par enzymothérapie, il faudrait franchir la barrière hémato-encéphalique et pratiquer ces injections par le cerveau. Impossible à envisager pour un traitement chronique. Une seule solution, donc, la thérapie génique, pour corriger directement l'anomalie génétique à l'origine du déficit d'enzymes.

La biotech n'a pour l'heure qu'un seul candidat-médicament en phase clinique (essais chez l'homme) : LYS-SAF 301, qui cible la maladie de Sanfillippo A. Avec ce premier produit, elle a obtenu en 2013 des résultats encourageants mais insuffisants.

Après avoir procédé à des améliorations (pouvoir de délivrance, système d'injection), Lysogene compte initier une phase finale (II/III) dès l'an prochain, des deux cotés de l'Atlantique. Et mettre son traitement révolutionnaire à la disposition des patients au tournant de la décennie. Un second développement clinique devrait également être lancé l'an prochain dans la gangliosidosis.

Depuis sa création, Lysogene a levé 20 millions d'euros, dont 16 l'an passé. Elle compte parmi ses actionnaires Sofinnova, Innobio (BPI), ainsi que Novo Ventures, le fonds de capital-risque du groupe pharmaceutique danois Novo Nordisk.

Pharnext, l'ambitieuse



Daniel Cohen aime les défis. Après avoir travaillé à la réalisation de la première carte du génome humain, en France, en 1993, au sein du CEPH-Genethon, puis cofondé deux biotechs, l'américaine Millenium puis la française Genset, il s'est lancé dans une nouvelle aventure, avec Pharnext, il y a neuf ans.

Le site conseil Bourse et Placements

Cette biotech s'intéresse à des maladies complexes et sans traitement. Mais plutôt que de développer de nouvelles molécules, les équipes de Daniel Cohen travaillent sur des médicaments déjà existants, qu'ils développent en combinaison.

Leur méthode : faire l'inventaire des cibles relatives à chaque maladie, d'une part, et des cibles visées par les médicaments disponibles, d'autre part. Puis, confronter le tout à une base de données des interactions entre génomes et corps humain, à travers des algorithmes. Cette approche, à la frontière de la biologie et de l'informatique, porte un nom, la «pléothérapie».

Pharnext a deux actifs actuellement en développement clinique. PXT3003 vise la maladie de Charcot-Marie-Tooth avec des résultats finaux (phase III) attendus fin 2018. Dans cette maladie (relativement) rare, la biotech espère achever seule le développement et commercialiser elle-même le produit. PXT864, son second composé, vise la maladie d'Alzheimer. Des résultats initiaux (phase IIa) sont attendus d'ici la fin de l'année. Mais le développement s'étalera vraisemblablement sur la prochaine décennie, avec, à terme, le soutien d'un partenaire industriel.

Enfin, les dirigeants comptent lancer de nouveaux essais cliniques, dans d'autres indications (neuropathies, Parkinson, sclérose latérale amyotrophique, etc.) avec ces deux produits, avant d'envisager l'entrée en développement de nouveaux composés.

Depuis sa fondation en 2007, la société a levé 44 millions d'euros. Parmi ses actionnaires, Truffle Capital, présent depuis la création, le groupe Ipsen mais aussi les entrepreneurs Pierre Bastid et Charles Beigbeder.

<http://www.lerevenu.com/bourse/clevexel-gensight-lysogene-et-pharnext-quatre-biotechs-aux-portes-de-la-bourse>

Repris sur Boursorama :

<http://www.boursorama.com/actualites/clevexel-gensight-lysogene-et-pharnext-quatre-biotechs-aux-portes-de-la-bourse-53bc4f86db4bba02bb402969d28bc0bf>